

Pouget (Jean Joseph Émile)

Journaliste et dirigeant syndical français, né à Pont-de-Salars (France), en 1860, mort à Lozère (France), le 21 juillet 1931.

Pamphlétaire et militant de terrain, Émile Pouget sut, à l'aube du ^{xx} siècle, capter l'attention des milieux populaires par sa gouaille subversive et sa conception originale du syndicalisme révolutionnaire.

Orphelin de père à trois ans, puis marqué par le procès des Communards de Narbonne en 1871, le collégien fait déjà circuler sous le manteau un journal manuscrit, *le Lycéen républicain*. Délaissant ses études pour monter à Paris, il entre comme apprenti dans un magasin de nouveautés. En 1879, il participe à la création du syndicat des employés du textile parisien. Le 9 mars 1883, lors d'un rassemblement de sans-travail aux Invalides, il entraîne le cortège vers le boulevard Saint-Germain. Trois boulangeries y sont pillées. Il est arrêté, place Maubert, alors qu'il tente de soustraire Louise Michel à une charge policière. En juin, il est condamné par les Assises de la Seine à huit ans de réclusion pour « pillage à main armée » (*sic*). Il passe trois ans à la prison de Melun et bénéficie de l'amnistie de 1886. Désormais représentant en librairie, le jeune homme a enfin trouvé sa vocation. Le 24 février 1889, il lance *le Père Peinard*, au ton argotique inédit, hebdomadaire, qui comptera 390 numéros entre février 1889 et mai 1899.

« Comme tous les gosses, on m'a abruti avec les gnôleries chrétiennes. Pourtant c'est ce qui m'est passé le plus vite ; une fois en apprentissage, je me suis rapidement dégourdi. [...] Puis j'ai avalé tous les bouquins qui me tombaient sous la main [...] et c'est seulement à force de me voir roulé, toujours foutu dedans par les uns et les autres que j'en suis où j'en suis. » D'emblée, Pouget s'appuie moins sur la légitimité de racines ouvrières que sur le cheminement singulier d'un autodidacte de la révolte, d'un déclassé qui s'est lui-même « déclassé les boyaux de la tête ». Distinguo essentiel, puisque ce « peinard » s'adressera toujours aux « prolos » sans exclusive corporatiste ni blâme envers les autres « zigues d'attaque » du *Lumpenproletariat*. Ce seul dénominateur commun – le parler populaire – sera l'arme privilégiée de son combat social. Mettant l'oralité des faubourgs sur le papier, il combat ses adversaires à armes égales, langue vulgaire contre savoir livresque.

« L'argot ? J'en connais pas un traître mot, foutre ! J'écris comme tout le monde parle, ou du moins, je tâche d'arriver à ça. Quand les idées sortent de votre caboche, elles ne sont pas pommadées, bichonnées comme des garces de la haute, elles sortent aussi nature que les asticots du fromage. » Si Pouget récusé le terme d'argot, c'est pour mieux mettre en œuvre une langue qui ne soit ni le jargon secret des malfrats, ni le parler pittoresque des cafés-concerts de Montmartre. Stylisant l'oralité des faubourgs, Pouget tourne aussi le dos aux phraséologies révolutionnaires d'alors. Là où les militants font de la « lutte de classe » un dogme abstrait, le pamphlétaire traque les antagonismes sociaux au sein même du langage, révélant l'esprit subversif qui s'y trouve à l'état latent. Pour Pouget, la gouaille populaire, loin d'être un dévouoir démagogique, est l'équivalent poétique de l'action directe qu'il prône dans les luttes sociales.

En octobre 1894, les prémisses de l'affaire Dreyfus indiffèrent Pouget. Le polémiste ne changera d'attitude qu'en 1898. L'essor des Ligues droitières l'inquiète. Le ralliement du *Libertaire* à la cause dreyfusarde finit par le convaincre. Avec quelques anarchistes de renom, il crée le Comité de coalition révolutionnaire. Sabordant *le Père Peinard*, Pouget se consacre au lancement, le 6 février 1899, d'un quotidien dreyfusard d'extrême gauche, *le Journal du peuple*.

L'activisme dreyfusard ayant mis un terme à sa carrière de polémiste solitaire, Pouget réinvestit toute son énergie dans la lutte syndicale. Lors de son exil londonien, il avait déjà pu admirer la puissance du trade-unionisme face au patronat anglais. De cette époque date aussi sa rencontre avec Fernand Pelloutier, secrétaire de la naissante Fédération des Bourses du travail, à forte majorité libertaire. À l'aube du ^{xx} siècle, la lutte d'influence, qui oppose au sein de la CGT les anarchistes des Bourses du travail et les délégués socialistes et guesdistes des Unions syndicales, s'accroît. Les premiers prônent l'affrontement avec l'État bourgeois, tandis que les seconds s'en tiennent à un strict légalisme corporatif. Pour les amis de Pelloutier, le syndicat n'est pas seulement un outil défensif des salariés, mais l'embryon d'une société idéale qui, une fois la grève générale expropriatrice proclamée, « remplacera l'organisation sociale présente ». C'est cette conception dite paradoxalement « apolitique » que défend le délégué Pouget à tous les congrès de la CGT. Devenu secrétaire de rédaction de *la Voix du peuple*, premier organe national du mouvement ouvrier, il œuvre en coulisse à la diffusion du courant anarcho-syndicaliste au sein de la CGT. En 1902, après le ralliement des blanquistes et allemanistes aux mots d'ordre libertaires, il se voit confier le secrétariat de la section des Fédérations. Mauvais orateur, mais militant apprécié de la base, il devient l'éminence grise de la tendance majoritaire baptisée « syndicaliste révolutionnaire ». Aux côtés des anarchistes Dellesalle, Monatte et Yvetot, il contribue à maintenir une sensibilité antimilitariste, antiparlementaire et insurrectionnaliste à la tête des instances de la CGT jusqu'en 1906. Un nouveau congrès consacre la prédominance des thèses défendues par Pouget en adoptant la fameuse charte d'Amiens, véritable manifeste du syndicalisme révolutionnaire.

Mais la victoire électorale de la gauche aux législatives de mai 1906 et la nomination de Clemenceau à la présidence du Conseil bouleversent les rapports de force au sein de la CGT. Confrontée à une répression accrue, la direction maximaliste du syndicat finit par perdre de son crédit auprès de la base. Au terme de ce reflux, après les journées sanglantes du 30 juillet 1908 à Villeneuve-Saint-Georges, douze leaders de l'aile révolutionnaire de la CGT – dont Émile Pouget – sont emprisonnés pour « crime de rébellion ». Cette ultime incarcération marque la fin de l'activisme de Pouget dont un aspect mérite cependant d'être éclairci : la légitimation du « sabotage ».

« D'instinct les travailleurs ont toujours ralenti leur production quand le patron a augmenté ses exigences ; sans s'en rendre compte, ils ont appliqué la formule A MAUVAISE PAYE, MAUVAIS TRAVAIL. [...] Mais ici, la ligne de conduite diffère : restreindre la production serait pour le travailleur restreindre son salaire ; il lui faut donc appliquer le sabotage à la qualité au lieu de l'appliquer à la quantité. [...] Et nous n'avons qu'à nous rappeler l'émotion produite dans le monde bourgeois, il y a trois ans, quand on sut que les employés des chemins de

« L'argot ?
J'en connais
pas un
traître mot,
foutre ! »

fer pouvaient, avec deux sous d'un certain ingrédient, mettre une locomotive dans l'impossibilité de fonctionner. Cette émotion est un avertissement de ce que pourraient être les travailleurs conscients et organisés. » C'est sur cette base que la motion de Pouget, prônant le « sabotage », est adoptée par le Congrès confédéral de Paris, en 1900.

Dix ans plus tard, Pouget s'explique dans l'opuscule intitulé *le Sabotage*. Précisant que « tous les bons procédés de sabotage s'attaquent à la caisse patronale » et non « à la tête des clients », il évoque les terrassiers américains de Neaford qui, avisés d'une réduction de salaire prochaine, « rognèrent leurs pelles de deux pouces et demi », au cri de « À petite paie, petite pelle ». Il évoque les ouvriers coiffeurs qui, pour obtenir un jour de fermeture hebdomadaire, badigeonnèrent de shampooing les devantures de plus de deux mille boutiques entre 1902 et 1906. Il évoque les ouvriers de cuisine qui dénoncèrent la mauvaise qualité des produits servis et sabotèrent ainsi la réputation de certains restaurants aux « viandes suspectes ». Il évoque enfin la « guérilla » des grévistes des Postes et des Chemins de fer qui, coupant les fils télégraphiques ou mettant les motrices hors d'usage, ne cédèrent que devant la réquisition des troupes armées. Mais, en 1910, ce pamphlet résonne à la fois comme la synthèse et le testament d'une époque.

Le temps des désillusions est venu. Peu après la signature de la charte d'Amiens, en 1906, Pouget perd sa femme. Refusant le virage réformiste de la CGT, il cesse toute activité confédérale. Dernier baroud d'honneur, en 1909, il lance *la Révolution*, quotidien « syndicaliste révolutionnaire », qui fait faillite au bout d'un mois. Cet ultime échec le conduit à garder le silence. Prêtant parfois sa plume à quelques feuillets dans *l'Humanité*, il subit la Grande Guerre sans prendre parti dans la querelle qui oppose le pacifiste Errico Malatesta aux anarchistes ralliés à l'union sacrée. Après l'armistice, il s'occupera de la publicité pour *l'Annuaire de l'art décoratif moderne*. Il meurt dans l'oubli le 21 juillet 1931 à Lozère.

Polémiste hors pair et stratège du sabotage, Émile Pouget a profondément marqué la presse et le syndicalisme de son époque sans pour autant entrer dans la postérité. C'est le lot des esprits subversifs qui, faute de diviser pour mieux régner, se sont épuisés à tenter l'impossible conciliation des énergies révolutionnaires avant que le diktat soviétique ne fasse régner partout sa pensée unique.

Yves Pagès

→ Anarchisme, Anarcho-syndicalisme, Anticléricalisme, Dreyfusisme, Guérillas, Langue et subversion ; Encadré : « Petit almanach du Père Peinard »

...les terrassiers américains de Neaford qui, avisés d'une réduction de salaire prochaine, « rognèrent leurs pelles de deux pouces et demi », au cri de « À petite paie, petite pelle ».

Le siècle rebelle

Sous la direction d'Emmanuel de Waresquiel

DICTIONNAIRE DE LA CONTESTATION AU XX^e SIÈCLE

LAROUSSE

« Make it new », il rejette la « table rase » et le nihilisme des dadaïstes ou des futuristes.

Car, dès 1915, il veut rendre vie et voix aux œuvres mortes de la vieille Europe, les régénérer par de nouvelles noces avec l'Asie, les idéogrammes et Confucius. Comme Orphée, il descend, dans son premier Canto, au cœur des Enfers pour en ramener un peuple d'ombres : Homère, avant les troubadours et Guido Cavalcanti. Sa chère romanité, antidote à la laideur américaine, le hante constamment entre 1910 (*l'Esprit des littératures romanes*) et 1934 (*l'ABC de la lecture*). L'immense poème des 117 Cantos, dont la rédaction enflammée se poursuivra jusque dans les années soixante, nous le montre en héros de l'esprit à la Carlyle ou à la Vico, frère des artistes, des moines et des guerriers anciens, prophète généreux des contemporains que maudit la civilisation moderne comme T. S. Eliot et James Joyce.

Après Paris, il atteint son avant-dernière terre d'exil, Rapallo, en 1927. Les Cantos devenus sa chronique politique et esthétique promènent la Divine Comédie en chemin de fer, avion et steamer. Dans une époque soumise à l'ordre technique et économique, sevrée d'épopée, Pound débusque partout la présence du destin, des grands hommes, de la violence héroïque. Forgeant, rythmant et fragmentant des mythes nouveaux, il prend Mussolini pour un condottiere, accepte l'adoubement douteux du régime fasciste, auquel il prête sa voix exaltée sur Radio-Rome entre 1941 et 1943 pour psalmodier ses pamphlets. L'Amérique arrête ce mauvais fils en 1945, l'humilie dans une cage médiévale à Pise, le juge en 1946, invente pour lui l'internement psychiatrique. En 1958, il peut regagner Venise où il meurt, héros de l'impossible retour américain en Europe, quelques heures après son quatre-vingt-septième anniversaire.

Le chemin oriental d'Allen Ginsberg passera donc par la Lagune.

Jean Védries

→ Beat generation, Exil, Objectivisme, Roux, Whitman